



Echange de lettres de la famille de Dom Joao de Almeida avec l'Impératrice Zita

17 juin 2010
Dom Miguel de Almeida

C'est avec joie et émotion que j'ai pris connaissance du procès en cours pour la béatification de Zita, Impératrice d'Autriche et Reine de Hongrie, femme du Bienheureux Empereur Charles de Habsbourg.

Permettez que je me présente :

Mon nom est Miguel d'Almeida. Je suis fils de João de Almeida et de Constança Telles da Gama. J'ai 86 ans, je suis marié, père de 9 enfants et grand-père de 18 petits-enfants. Je suis portugais et j'habite à Lisbonne.

Dès ma jeunesse, mon père a vécu en Autriche pour accompagner dans son exil la famille royale portugaise « légitime » à laquelle notre famille avait gardé une inébranlable fidélité.

En Autriche, il a passé la plus grande partie de sa vie, a fait ses études militaires et a été officier dans l'armée autrichienne.

Très dévoué à tous les membres de la famille du Roi D. Miguel I, en particulier à D. Maria Teresa, Archiduchesse d'Autriche et à D. Maria Antonia, Duchesse de Parme, il était lié par une grande amitié aux princes de Bourbon-Parme, amitié et dévouement qui, avec le mariage de la Princesse Zita, se sont naturellement reportés sur son mari, Charles de Habsbourg, plus tard empereur d'Autriche et roi de Hongrie, dont il admirait le grand et noble caractère.

De retour au Portugal, après son mariage, mon père est reparti, cette fois, à Madère, pour offrir ses services à la famille impériale, dès qu'il a eu connaissance de l'injuste exil qui lui avait été imposé. Ma mère l'y a rejoint plus tard, après avoir eu la joie et l'honneur de recevoir chez elle l'Impératrice Zita, dans son court séjour à Lisbonne, en voyage pour la Suisse, où elle allait rejoindre ses enfants pour les amener à Madère.

Mes parents sont restés auprès de la famille impériale jusqu'à la mort de l'Empereur.

Je garde dans ma mémoire les détails, souvent racontés par eux, qui témoignent bien de la sainteté de Charles et de Zita ; de leur foi, de leur résignation à la triste situation d'exilés sans ressources et presque sans appui, acceptée comme volonté de Dieu, de la tendresse et de l'amour pour leurs enfants et du soin de leur éducation, de leur charité

envers tout le monde, en particulier envers les serviteurs qui, en très petit nombre, les avaient suivis depuis l'Autriche (« Ils sont tombés de plus haut que moi »), de leur gentillesse envers les habitants de Madère qui les saluaient avec respect et sympathie.

Ma mère me racontait, avec émotion et admiration, quelques moments des derniers jours de la vie de l'Empereur et de la présence de Zita, enceinte de leur huitième enfant, toujours à son chevet, retenant ses larmes, accablée, tremblante, mais digne et courageuse dans sa douleur. Quand, à la demande de son mari, elle lui eut répété, un par un, le nom de chacun de leurs sept enfants, Charles, qui dans son exil et sa maladie avait toujours fait preuve de confiance en Dieu, laissa cependant transparaître un peu de son inquiétude paternelle en demandant à Zita :

« Et... le dernier... ? »

À ce que Zita répondit simplement :

« Dieu en prendra soin ».

« Gut », dit l'Empereur.

C'est, je crois, un des derniers mot qu'il a prononcés.

Pendant son séjour chez la famille impériale, ma mère qui avait alors 45 ans et aimait bien les enfants, s'occupait souvent des petits archiducs pour les amuser, leur raconter des histoires et s'entretenir avec eux. S'en étant aperçu, Charles lui dit un jour :

« Constança, quel dommage que vous n'ayez pas d'enfants ! Je vais bien prier pour que Dieu veuille vous en donner ! »

L'Empereur est mort au mois d'avril 1922.

Je suis né en septembre de l'année suivante.

Mes parents qui, avec Zita, ont toujours regardé la naissance comme une grâce toute spéciale obtenue par l'intercession de l'Empereur Charles, lui ont gardé, toute leur vie, un vrai culte de reconnaissance.

Après le départ de la famille impériale et le retour de mes parents à Lisbonne, l'Impératrice s'est excédée en gentilleses à leur égard et en témoignages d'amitié et de reconnaissance pour leur présence à Madère.

Les charmantes lettres que j'ai choisies dans sa correspondance avec ma mère et dont je vous envoie ci-joint, avec grand plaisir, les copies, ainsi comme les précieux « souvenirs » qui les ont suivies, témoignent de la manière la plus vive et sincère, de la part de Zita à la réjouissance de mes parents pour la prochaine naissance de leur enfant.

Cinquante-quatre ans plus tard, nous avons eu le privilège, ma femme, mes enfants et moi, d'accompagner l'Impératrice Zita, lors de sa venue à Lisbonne, pour prendre part aux obsèques solennelles de son grand-père, le Roi Miguel I du Portugal, le centième anniversaire de sa mort.

Les « souvenirs » dont l'Impératrice Zita a fait cadeau à ma famille sont :

- le costume de baptême de l'Empereur Charles, porté par lui et par son fils aîné, Othon, à leur baptême ;

- la layette qui a servi à la petite Archiduchesse Élisabeth, mon aînée de quelques mois.

Le costume de baptême, je l'ai porté moi-même, ainsi que João, mon fils aîné, à notre baptême. Il a été en exposition à l'Université catholique de Lisbonne, lors de la béatification de l'Empereur Charles. Il est exposé dans mon salon. De chaque côté, encadrées et illuminées, sont les lettres de l'Impératrice qui l'annonçaient et l'accompagnaient.

La layette est religieusement gardée dans les archives de notre famille.

Ces objets, qui avaient déjà un intérêt historique, et, pour nous, sentimental, ont aujourd'hui la valeur de reliques : le costume de baptême porté par le Bienheureux Empereur d'Autriche et Roi de Hongrie et la layette de bébé qui a servi à la (bientôt) Bienheureuse Zita, sa femme, pour les soins du dernier de leur enfant.

Dans mes faibles possibilités « super-octogénaires », je suis à votre disposition pour prendre ma part de service en tout ce qui puisse contribuer à que soit accompli notre espoir commun : la prochaine béatification de Zita, femme et mère de famille, Impératrice d'Autriche et Reine de Hongrie.

Acceptez l'expression de ma grande estime.

Dom Miguel d'Almeida

8 mars 2017
Dona Maria Teresa de Almeida

Je suis Maria Teresa d'Almeida et j'ai 91 ans. J'ai reçu au début du 1^{er} janvier votre lettre au nom de mon mari, que le Seigneur a appelé au Ciel en mai dernier...

... Notre famille a de très bons et aimable souvenirs de l'impératrice Zita, pas seulement quand ils étaient ensemble à Madère (avec mes beaux-parents), comme plus tard dans l'intérêt et le suivi commis à des moments importants de notre famille, comme dans l'ensemble du processus « miraculeux » de la grossesse et de la naissance de mon mari, depuis que ma belle-mère avait 46 ou 47 ans. L'impératrice a eu une générosité sans limite au point d'offrir le Costume de Baptême de l'empereur, et plusieurs morceaux de layette de bébé, qui ont servi aux archiducs et archiduchesses.

A propos de cet événement, il y a eu un échange de correspondance entre ma belle-mère et l'impératrice, dont les lettres montrent beaucoup de sympathie et d'amitié pour mes beaux-parents et qui ont partagé la joie de l'apparition inattendue de leur fils, mon mari Miguel.

Avec mes meilleures salutations
Gracieusement,

Maria Teresa d'Almeida

Lettre de l'Impératrice Zita, dont la fin a été égarée, donc sans date (mais vraisemblablement du 29 novembre 1922, puisque sa mère, la princesse Maria Antonia de Bragança, a célébré ses 60 ans la veille)

Ma chère Dona Constança,

C'est de tout cœur que (manque le mot : je) viens vous remercier de la si jolie et si chère médaille que vous avez envoyé (sic) à ma petite Elisabeth-Charlotte. Elle est chère à double titre, car non seulement elle a touché la tombe qui renferme mon bonheur, mais encore elle vient de ma chère Dona Constança, cet ange de dévouement (sic) et d'affection si délicate dans les jours de malheur, d'angoisses inexprimables et de plus profond deuil. Merci, merci de tout cœur. Si vous saviez combien de fois par jour je pense à vous et à Dom João. Vous me feriez un si grand plaisir si vous m'écriviez plus souvent en me donnant des nouvelles de vos santés, - j'en suis toujours bien anxieuse -, ainsi que de celle de votre mère et sœurs, et puis ce que vous faites, enfin tout m'intéresse de ce qui vous touche. Où ira votre sœur Emilia ? J'espère bien pour elle que ce soit Lisboa. Que feront ses charmants enfants ? Et votre beau-frère ?

Je vous envoie ci-incluse une photo (sic) prise dernièrement de mon fils aîné avec la petite. Elisabeth-Charlotte est blonde et rose avec les yeux bleus de l'Empereur ; elle est vraiment très mignonne la pauvre petite ressemble comme deux gouttes d'eau à Rodolfe, cela vous l'expliquera le mieux comment elle a l'air. Rodolfe a beaucoup grandi et il reprend enfin bonne mine depuis sa si grave maladie, mais il est beaucoup plus tranquille (sic), il a moins d'entrain et de gaité (sic) qu'il n'en avait auparavant. Charlotte s'est arrachée tout dernièrement la pointe de son pouce de la main droite dans une porte ; Dieu merci la racine de l'ongle est restée de manière que le doigt n'aura pas l'air trop estropié, il a fallu couper le bout supérieur de l'os, car il était « gesplittert », aussi ce doigt restera-t-il un peu plus court que son pendant. Charles-Louis c'est (sic) beaucoup développé ces derniers mois, il devient vivace et se met à penser tout seul et à avoir une volonté propre. Felix est très joli en ce moment mais bavard comme une pie, par conséquent toujours désobéissant car il jase au lit et il jase à table, et il jase et jase en tout temps et lieux défendus sans pouvoir s'arrêter. Robert a perdu toutes ses dents en haut, on l'appelle ici « l'arciducque sin diente », heureusement elles repoussent maintenant après une assez longue absence. Adelaïde grandit et étudie bien, elle et Robert sont bien sages. Otto se donne une peine innouïe (sic) à se dominer d'une manière vraiment peu commune à son âge ; son caractère, sa tournure d'esprit rappelle d'une manière frappant l'Empereur. Il commence ses études de gymnase, c'est un bénédictin hongrois qui va lui donner les leçons. La comtesse Mensdorf revient demain d'un long congé et la comtesse Kerssenbrock part en 5 jours pour prendre le sien, elle en a grand besoin, elle est très fatiguée et a très mauvaise mine car elle s'est surmenée.

Maman a eu hier 60 ans, elle a passé ce jour à Solesmes chez nos trois sœurs bénédictines revenues récemment d'Angleterre. Dieu merci elle va bien, Bella et elle retournent au Pianore où Xavier les attend. Au Luxembourg ils attendent d'un jour à l'autre leur second bébé. Ma belle-sœur Margrete a perdu toute sa fortune dans un krak complet de la plus grande banque danoise ; son père également a tout perdu et a dû fermer d'un instant à l'autre son château et renvoyer (sic) tout (sic) ses gens, il s'embarque ces jours-ci sur un bateau de marchandise avec lequel il fera un voyage d'un an. Le second frère de Margrete, marié à une princesse de Suède reste également sans le sou avec sa femme et deux petits-enfants, il fera la même chose... (la suite manque)

Lettre de l'Impératrice Zita ; San Sebastian, 25 mai 1923

Ma si chère et bonne Dona Constança

Par cette bonne et sûre occasion, je viens vous embrasser et vous dire que je ne puis vous exprimer en simples mots la grande part que je prends à votre bonheur et à celui de João - bonheur bien mérité s'il en fût ! Je prie Dieu de toute la ferveur de mon cœur tous les jours, et je prie l'Empereur d'être mon intercesseur auprès de lui, pour que vous arriviez à bon terme et que cet enfant soit vraiment le bonheur de votre vie à vous tout (sic) les deux.

Un grand bonheur pour moi serait, si vous vouliez bien me permettre de contribuer à la layette du bébé. Je sais que vous vous êtes dé faite de la vôtre et j'ai tant de choses pour petits enfants, désormais inutiles ! Je ne puis vous en envoyer par cette occasion, car les choses pour bébés sont restés (sic) au Pardo et à Lequeitio ; mais dans une semaine j'aurai toutes les choses, et si Dom J. pouvait m'écrire ce que vous possédez, je saurai, grâce à mon expérience, ce qui vous manque et je pourrai vous l'envoyer. Encore une chose que Dom J. devrait m'écrire, c'est si vous voulez mettre le bébé à l'allemande dans un Steckkisen, ce qui pour des enfants qui naissent en automne est plus pratique ou bien dans des petites robes à la façon anglaise. J'ai les deux choses.

Merci un million de fois à vous et à J. de vos bonnes lettres, c'est un si grand plaisir pour moi quand je vois votre chère écriture ; mais vous, ma chère C., ne devez plus m'écrire pendant ces qqs. mois, c'est trop fatigant. Que font les migraines de D. J. ? Qu'il m'en donne donc des nouvelles ! Je lui serais fort reconnaissante aussi, s'il voulait me dire dans quel journal se trouvait l'article sur la guérison pour nous puissions apprendre le nom et écrire à la personne guérie et l'avoir par écrit d'elle directement. Je suis si reconnaissante à J. de me l'avoir envoyé.

Les enfants vont bien, ils étaient enchantés de leur poste. La première Communion de Charles-Louis était touchante et consolante ; l'enfant rayonnait de joie. Depuis il va tous les jours avec ses frères et sœurs à la sainte communion. Il parle bien souvent de vous et des belles histoires que vous lui avez racontés (sic).

Le 29 nous rentrons à Lequeitio - Dieu soit loué ! Notre adresse sera alors : Madame de Lusace. Lequeitio (Vizcaya). On sait bien déjà qui est Mme de L. mais tout de même cela a encore plus de chance d'arriver qu'à l'autre adresse. Surtout de vous tant de lettres se perdent.

Au revoir, ma chère D. C., je vous embrasse de tout cœur, bien, bien des choses à D. J. de la part de nous tous.

(manuscrit : Votre Zita)

San Sebastian, 25 mai 1923.

Si vous saviez comme j'ai jous (sic) de cette chère visite portugaise ! J'aime tant (souligné quatre fois) le Portugal et les portugais.

(manuscrit : Quand vient le bébé ?)

Lettre de l'Impératrice Zita ; Lequeitio, 23 juin 1923

Ma chère Dona Constança

Voici la petite layette qui arrive - puisse-t-elle vous apporter le bonheur. C'est mon souhait intense !

Les petites choses ne sont pas neuves, elles ont été portées par mes enfants et en partie même encore par l'Empereur - par ex. les petites chemises fines, les trois petits bonnets fins comme les chemises, et la plus part (sic) des petites brassières en coton, - la douzaine de flanelles pour envelopper le bébé -. J'espère que l'amour avec lequel j'ai choisi ces objets et les souhaits de bénédictions dont je les accompagne supplera (sic) et couvrira les petits accrocs et rapiécages qui s'y rencontrent (sic). Juste parce qu'ils ont été portés rend ces choses plus souples et sous ce point de vue-là, au moins (sic), c'est un avantage. Quelques-unes des petites (sic) brassières doivent être passées à l'eau avant de les employer, car à la lessive il paraît y avoir eu un peu d'amidon dans l'eau et elles sont devenues (sic) un peu dures. Je crains de manquer l'occasion, c'est pour cela que je ne le fais pas faire ici.

Tous les jours et tous les jours je prie pour vous, ma chère Constança, et je demande à l'Empereur de vous protéger et de mener à bien et à bonne fin ce que - j'en suis sûre - il a imploré du Bon Dieu pour vous. Que je l'en remercie d'avoir su trouver cette forme, pour vous prouver notre reconnaissance pour votre si grand dévouement à vous deux.

Maintenant, que je vous explique ce que contient mon envoi (sic) :

Voilà, j'ai tout écrit sur une autre feuille, c'est plus commode pour vous.

Je regrette tant, tant que nous n'ayons plus du tout de linge de lit pour le berceau, la dernière pièce est tombée (sic) en lambeau sous le poids de Charlotte. Pour Elisabeth c'est de la cour de Madrid que l'on nous en a prêté. Pour la couverture de lit en laine que j'envoie (sic), malgré que j'en ai honte à cause de la grande tâche (sic) de cacao, c'est que je pense que vous pourriez peut-être la couper en deux pour le lit du bébé, et comme j'ignore les dimensions (sic) j'ai peur - toujours à cause de cette tâche (sic) - d'en couper trop. De même avec le petit matelas, avec ses tâches (sic), hélas, pas en cacao ; si j'avais eu le temps je l'aurais défaits (sic), bouilli, mis au soleil, et vous auriez eu un joli matelas tout neuf. Je préfère malgré (sic) tout vous l'envoyer comme il est, que de ne pas l'envoyer du tout ; peut-être pourriez-vous encore l'employer en le faisant passer d'abord par cette procédure.

Je viens de fermer la malle. Le fermoir (sic) droit ferme très bien, mais pour le fermoir (sic) gauche il faudra qu'on lui donne premièrement un petit coup de marteau pour le faire rentrer plus près de sa base, puis tourner deux fois la clef, et ensuite lever la « klappe » en se servant légèrement d'un fer. Pour la malle, vous nous la renverrez à la prochaine occasion, cela n'a aucune hâte puisque, avec l'aide de Dieu, nous ne comptons pas voyager de sitôt.

Je serais bien reconnaissante à João s'il voulait bien écrire à Madeira à cause de cet article. Nous allons tous bien, Dieu merci, et sommes bien installés ici. Que Dieu en soit loué ! Les enfants vous font tous bien saluer. --La voiturette suivra prochainement.

Au revoir, je vous embrasse de tout cœur, bien, bien des choses à João (manuscrit : que je remercie bien de sa lettre).

(manuscrit : Zita)

Lequeitio, 21 juin 1923.